

La traversée du rapport mère-fille / Anne-Marie Houdebine.  
— Extrait de : *Revue des lettres et de traduction*. — Vol. 10  
(2004), pp. 179-202.

Notes au bas des pages.

I. Femmes dans la littérature. II. mères et filles.

PER L1037 / FL164183P

# LA TRAVERSÉE DU RAPPORT MÈRE/FILLE

Anne-Marie HOUDEBINE  
Université René Descartes-Paris5

## I- Fonds de paysage: traversées cliniques

*Remarque liminaire:* cette série de *vignettes cliniques* comme on les appelle est extraite de récits, reconstruits, ou de fictions permettant de travailler le rapport mère-fille en levant quelques stéréotypes. Dans ces vignettes dites *visitation*, la *voix* indiquera la scansion psychanalytique.

### 1- l'amour maternel en question

#### *Visitation 1*

La mère a dit: «Tu comprends je ne voulais pas d'enfants. J'ai même essayé de...». Le mot d'avortement est trop difficile à prononcer devant la fille. Pourtant certaines l'entendent ou reconstruisent ce désir. Comme l'a fait Marie Cardinal dans *Les mots pour le dire*. La mère poursuit: «c'était encombrant d'être enceinte; je ne voulais pas. Tu es arrivée comme un paquet de linge sale. A porter. A nourrir. En plus...». En plus? D'elle-même? Elle-même insupportable à sa mère? Car souvent la répétition se transporte de mères en filles.

*Linge sale.* Pourtant la fille fait *l'ange*. Adorable, séductrice, cherchant à se faire adopter même par d'autres qui seraient enfin mères, vers qui elle tend les bras. Mais la société ne le permettra pas. Linge sale. L'ange. Langes. La saleté la rattrape; l'énurésie s'attardera. Longtemps elle aura l'impression de traîner avec elle des odeurs détestables. Longtemps elle se vivra déchet, si insécurisée, que malgré son désir de vivre, toute tentative se révélera précipice, qu'il s'agisse du chant, de la danse, de la page où s'écrire ou d'une rencontre. Stérilité de tout genre soutenant l'ancien désir maternel.

### *Visitation 2*

La mère a dit: «j'ai tant souffert d'être séparée de ma petite fille. Tant souffert, tu ne peux pas t'imaginer. Mais après ta naissance, je suis tombée tellement malade qu'il a fallu t'éloigner. J'ai tant souffert». La fille la croit longtemps même si elle n'entend jamais rien sur sa propre souffrance d'enfant déposée à l'ASE<sup>1</sup>. Pour une maladie de la mère? Ou pour quelque chose qui se taît qu'elle sait inconsciemment; car quand elle est revenue dans sa famille - redonnée ou reprise - ce ne fut pas le paradis attendu et rêvé. Au contraire: régulièrement passait la menace de l'abandon. Pourtant elle continue à affirmer l'amour maternel inconditionnel. C'est qu'une mère d'accueil l'a aidé à construire cette image. Elle l'hallucine parfois: une vieille dame généreuse dont elle ne reconnaît pas le visage passe dans ses rêves... Elle l'agite dans le discours mais sans la parler maternelle, puisque ce n'était pas sa mère biologique. Ce qu'elle fait de la sienne, maltraitante. Poids du discours social. Un inconditionnel amour de mère s'attarde dans sa tête. Pourtant elle consulte car elle n'arrive pas à *avoir d'enfant*. Plus tard avec une fille, elle verra combien la pulsion de répétition joue en elle avec le désir d'abandon. Mais elle, elle ne tombera pas malade, elle n'abandonnera pas sa fille. Même plus elle en aura deux, dépassant sa mère souligne-t-elle. Rivalité acceptée contre mimesis identitaire. Enfin délivrée de l'identification à La Mère idéalisée. Ayant compris l'importance de la mère adoptive et de la nécessité de l'adoption psychique de l'enfant pour faire d'une femme une mère ou d'un homme un père.

### *Visitation 3*

La mère a dit: «C'était la guerre, j'étais seule. Ton père avait voulu me laisser un souvenir de lui au cas où il disparaîtrait. Il y pensait. Il savait que les pères peuvent mourir à la guerre. Quel cadeau encombrant! En plus j'avais à me soucier de sa mère à lui. Alors avec sa mère et sa fille et le bruit des bottes et les bombardements, je devenais folle...». Le père

---

(1) Aide sociale à l'enfance.

un jour confirmera la longue dépression maternelle. La parole a coupé la répétition. Un récit s'élabore. La fille sait qu'elle ne naît pas d'un viol, qu'un homme en désir de père l'a pensé cadeau à cette femme qu'il a faite mère. Avec le récit, la fille se délivre de la froideur de la mère.

#### *Visitation 4*

La mère a dit aussi la souffrance de la séparation. Double séparation. Enceinte, le père l'a abandonné. Elle a hésité à garder l'enfant. Mais elle aimait cet homme. Alors elle conduit la grossesse sans enthousiasme, avec force pleurs et confie l'enfant à sa mère. Avec douleur. Elle aussi dit la souffrance d'une séparation, de 7 ans. La fille la croit. S'attendrit. Pourtant regrette le brutal arrachement au visage aimé de la grand-mère. Mais - sa mère utilise beaucoup de mais - elle est enfin avec sa mère, qui l'aime n'est-ce pas? Les mères aiment les enfants. Les enfants? Leurs enfants? La voix coupe le récit apparemment assuré. «7 ans? Une séparation de 7 ans?». Alors la fille se souvient du retour chez sa mère, chez ses parents (elle a repris le lapsus), des voix qui hurlent, des soirs solitaires, du placard, de la nuit dans l'escalier, de la menace d'être jetée comme le petit chat qui miaulait. Mais ils l'ont cherché, sortie du foyer d'accueil... N'est-ce pas une preuve d'amour?

#### *Visitation 5*

La mère sort beaucoup, ne montre pas sa fille. Celle-ci fugue souvent sans savoir où aller. Quelques séjours en HP<sup>2</sup>; une anorexie apparue à l'adolescence. Elle sera mannequin et enfin la mère la regardera. «Miroir dis-moi qui est la plus belle?». Mais toujours elle soutiendra que sa mère l'a aimée, l'aime, l'aimera - l'assertion généralisante sur l'amour maternel la soutenant - cela sans jamais s'interroger sur son absence de désir d'enfant. Stérilité psychique, permettant de ne pas répéter la figure maternelle.

---

(2) Hôpital psychiatrique.

### *Visitation 6*

Une autre mère a dit: «Avec les bombardements, la guerre, les restrictions, les menaces, difficile d'avoir un enfant. Au fond je n'en voulais pas. Ou alors, à la rigueur un garçon. Bon puisque tu étais là... fallait bien t'accepter. Encore que sur les routes de l'exode, que de difficultés avec toi... Mais j'ai fait ce que j'ai pu!». La fille se souvient de soins violents; les cheveux coupés trop courts, comme pour la faire garçon, ou brossés sauvagement. A cause des poux disait la mère. Ou des furoncles pressés brutalement pour en faire sortir le pus. Les croûtes d'impétigo arrachées sans douceur. La teinture d'iode dans la gorge ou sur le cou la graisse d'oie trop chaude contre le mal blanc des angines à répétition. Angines? Elle aussi voulait-elle faire l'ange pour trouver un peu de douceur près de celle qui faisait tout ce qu'il fallait pour son bien comme cette «sainte» mère le répétait, apparemment tranquille, et sûre de son bon droit?

Ou plutôt, n'arrêtait-elle pas sans fin le cri contre la brutalité ô combien efficace de la mère hyper soignante, hyper rationalisante? Car la fille fut, dit-on, «difficile, colérique». «Caractérielle» devint quasi son surnom. Agressive contre l'agression et l'agressivité partout ressentie. Même à tort. C'est qu'il est difficile de se laisser aimer quand on traverse les villes érigées, taillant dans la vie contre la mère. Et bien sûr s'éloignant très vite géographiquement ou intellectuellement, et donc professionnellement, des lieux maternels. Vivre à l'étranger, loin de la terre-mère, est alors le plus souvent la solution trouvée par ces filles.

### *Visitation 7*

La chaussure à talons a déchiré le pied de l'enfant, puis la mère l'a pressée dans ses bras à l'étouffer hurlant qu'elle l'adore pourtant. Le lendemain elle l'habille en garçon et l'appelle Pierre. C'est comme cela qu'elle l'aime. En fille, elle la bat: cette enfant est si capricieuse. «Ou si souffrante» a dit la voix. Plus tard cette fille repérera que quand sa main part en gifle, elle ne sait plus qui bat, qui est battue. Elle autrefois? Comme sa mère faisait? Elle aujourd'hui? Mais alors qui est cette petite fille qui ne parle pas, qui se balance sans fin comme recherchant les étoiles. Répétition: la fille rappelle la mère ou plus précisément réactive, dans la grossesse ou

la maternité - période de moindre refoulement - son enfance et ses rapports à sa propre mère et à leur difficile relation.

### *Visitation 8*

Cette fille dit aussi l'amour maternel inconditionnel et s'interroge sur sa stérilité. Sa fragilité témoigne d'une enfance à mère défaillante, dépressive. Sans doute qui ne regardait pas l'enfant pense celle qui écoute et a lu F. Dolto. Mais la fille répète inlassablement que «tout s'est bien passé», qu'il n'y a «rien à dire». Aucun traumatisme. La mère lui a d'ailleurs confié qu'elle avait désiré une fille. Qu'elle était contente d'avoir une fille. Peut-elle mentir cette mère? Sûrement non! Pourtant la fragilité mélancolique insiste. Vie grise comme sans regard contenant. Survient une rencontre qui permet de parler d'un grand-père lointain et d'un désir d'enfant. Et voilà que le hasard d'une réunion de travail l'assoit devant une future mère qu'elle félicite en l'interrogeant: «Vous devez être contente, c'est pour quand?». La violence de la réponse la cloue sur son siège. «Accouchement sous X». C'est ce qu'elle croit avoir entendu. Cette «mère» ne veut pas de l'enfant, elle l'accouchera et l'abandonnera immédiatement, pour qu'il puisse être adopté. Pour son bien. Celui de qui?

De cette histoire on ne saura rien de plus. Mais le discours comme une gifle a cassé la vitre de la représentation lissée, pétrifiée, de l'amour maternel. Souffle coupé. Ainsi il existe des mères qui n'aiment pas les enfants, leurs enfants? Le monde bascule. Que savait-elle qu'elle ne voulait pas savoir? Et qu'après l'avoir entendu, elle puisse enfin se désirer mère, non parfaite sans doute mais «suffisamment bonne» comme dit Winnicott ou attentive à l'enfant et à sa singularité subjective, déroutant tout parent.

## **2- Trop d'amour?**

### *Visitation 9*

Un premier enfant s'est défenestré. Cette petite fille paraît-il tombe souvent, se fait des bleus on ne sait comment; aussi l'école l'envoie chez la psychologue. L'enfant parle peu ou de façon peu intelligible. Seule la

mère la comprend et affirme son autorité devant la spécialiste. Elle, elle comprend cette langue qui signale la clôture mère-enfant. Elle, elle aime son enfant, tellement; elle se sacrifierait pour elle; n'est-ce pas la plus belle preuve d'amour? Elle n'est pas de ces mères abandonnantes. La petite fille écoute, collée à la mère. Elle hurle et trépigne quand la psychologue demande à l'entendre seule, exige que la mère s'écarte et s'éloigne dans la pièce voisine. L'enfant hurle encore un temps, et devant le calme de l'autre un peu distante prend un crayon et fait le geste étrange de se taillader, transpercer, le pied. Puis se mord le bras, tente un rapprochement vers la psychologue en cherchant à la mordre. Celle-ci l'interdit et lui demande plusieurs fois son nom. L'enfant ne le donne pas. La psychologue insiste et répète: «je veux te l'entendre dire, je veux l'entendre dit par toi». Enfin obtient dans un cri qui semble dire ça suffit!: «la poupée à maman».

### *Visitation 10*

La fille se plaint. Pourquoi ne rencontre-t-elle que des hommes intrusifs, qui fouillent dans sa vie, dans son sac, bref qu'elle ne supporte pas. Ils fouillent. Comme sa mère faisait; comme sa mère fait encore entrant chez elle sans se faire annoncer. Ou bien téléphonant sans cesse, usant de ce nouveau cordon ombilical qu'est le téléphone portable (mobile) - invention superbe! - exigeant que sa fille arrête le cours de sa vie pour venir à son secours à chaque instant. «C'est qu'elle est âgée!» s'émeut la fille. «Et avant?» demande la voix. «Il est vrai qu'elle a toujours été ainsi, à pénétrer dans ma chambre, à lire mes lettres. Mais c'est qu'elle est seule et âgée». Ses autres enfants sont morts, son mari l'a quitté...

La fille protège infiniment la symbiose, la fusion maternelle. Aucun homme ne passera. Et quand il s'agira d'avoir un enfant la procréation assistée favorisera la génération fantasmatique, «l'entre femmes».

### *Visitation 11*

La mère a dit qu'elle aimait cette enfant mais comme celle-ci doit être indépendante et apprendre l'indépendance, elle a mis la petite dans

une chambre seule dans l'appartement du dessous. «Car il faut que les enfants sachent se déprendre de leurs parents comme les parents lâcher leurs enfants». Elle sait ce que c'est que «d'avoir constamment sa mère sur son dos». Bien sûr elle est attentive à l'enfant: elle surveille ce qui se passe par caméra continue et télévision. Le moindre geste est observé. L'enfant ne parle pas, se replie, s'absente... infiniment lasse déjà d'être à la fois épiée et solitaire.

### *Visitation 12*

«Oui c'est ma fille» dit la mère d'un ton morose et elle détourne son regard. Elle n'a pas dit «mon Dieu qu'elle est laide cette enfant» comme on peut lire dans quelque roman, mais la très petite fille a entendu la déception maternelle. A jamais. Elle s'est un peu agitée, a comme tendu les bras et puis s'est lassée, sa tête est retombée sur l'oreiller et son visage s'est fait morne et gris. Elle attendra longtemps, désespérément, un regard un peu englobant, protecteur.

### *Visitation 13*

La mère a dit qu'elle aimait cette enfant et comme elle a peur de la voir souffrir comme elle a souffert, comme la vie la fera souffrir, sans aucun doute; elle le sait. Alors comme elle ne veut pas cela pour sa petite fille, elle ne veut pas qu'elle souffre, la voir souffrir, elle la tue.

Ou encore: «C'est terrible, c'est épouvantable, dit cette autre infanticide, sur le moment je pensais: il ne faut pas qu'elle souffre».

Rien à voir avec Médée. Pas de vengeance. Un trop plein d'amour, en fait de symbiose identitaire, qu'on qualifiera de démence<sup>3</sup>.

---

(3) *Libération* du 11 mars 2004. Les paroles rapportées dans ce § sont celles de cette femme médecin ayant tuée, avec une grosse pierre, sa fille de 2 ans et demi qu'elle adorait (ce que confirment les voisins qui la décrivent comme une mère très aimante).



### *Visitation 14*

La mère a dit qu'elle aimait cette enfant mais comme elle a peur des couteaux sur la table, comme elle a peur de la battre, elle préfère la laisser ici ou à son père. Elle va très mal cette mère, elle ne peut assumer cette enfant. Elle dit qu'elle l'aime cette petite fille, mais que sa mère... La voix l'accueille, lui dit qu'elle la croit, même si ce n'est pas l'image sociale attendue de l'amour maternel.

### **3-Brefs commentaires**

Les quelques éléments présentés ci-dessus témoignent de l'amour maternel incertain, pour le moins ambivalent et parfois destructeur, oscillant entre amour et haine quand il met en scène la relation mère/fille. Hainamoration, comme l'a dit Lacan; qu'elle se joue dans la symbiose corporelle identitaire ou dans l'abandon, dans l'absence d'un corps préservant, contenant, pour l'enfant ou encore dans ce qui pourrait s'énoncer comme rivalité mimétique selon René Girard.

C'est que la mère est toujours d'abord une fille, construite par/dans les impositions socio-discursives auxquelles elle a dû se soumettre avant peut être un jour de se rebeller pour les déconstruire plus que les transmettre. Ainsi se jouent et déjouent les singularités, les subjectivités toujours soumises au moins en partie au joug socio-historique.

## **II- La différence sexuelle - la division sexuée et l'infériorisation de la femme**

### **Différence sexuelle - sexuation**

Divers types d'études se sont penchés sur le rapport mère/fille; d'abord plutôt en biais dans les études dites aujourd'hui de genre ou de construction des rapports sociaux de sexe, en étudiant la différence fille/garçon. Cela qu'il s'agisse de recherches expérimentales ou non. Pour les premières, du côté des neuro-sciences ou de la psychologie, pour les autres du côté de l'anthropologie, de la sociologie, de la linguistique ou l'analyse de discours, des études féministes, de la psychanalyse...

Depuis quelques 20 ans les neuro-sciences insistent beaucoup sur les différences sexuelles innées, ce qui soutendrait les attributions sexuées, moins acquises que révélatrices de ces différences existant et produites par elles. Nous n'entrerons pas ici dans cette querelle de l'inné et l'acquis d'autant que nous soutiendrions plutôt moins une causalité originare qu'une interaction entre différence sexuelle et différenciation sexuée, au vu des informations recueillies par nos lectures. Aussi retiendrons-nous surtout les savoirs acquis en sciences humaines et par la pratique analytique.

Si donc la question reste ouverte de cet innéisme de la différence sexuelle, anatomique et génétique, il n'empêche qu'on peut constater que toutes les sociétés connaissent ces différences et les activent en discrimination sociale et infériorisation des femmes; dans nos sociétés occidentales y compris puisqu'y subsistent les discriminations salariales et sexuelles (harcèlement, différences dans les emplois, chômage, etc.) ou linguistiques et langagières<sup>4</sup>.

Discriminations pires dans d'autres cultures. Il existe encore aujourd'hui un million de bébés-filles condamnées à mort du seul fait d'être nées<sup>5</sup>, d'épouses menacées à cause de la légèreté de leur dot (Inde). Même plus: elles sont tuées avant même de naître parce que fille (sélection des embryons lors d'écographie), brûlées lors de la mort du mari, exécutées pour adultère, lapidées pour être enceintes hors mariage même s'il s'agit d'un viol; interdiction d'apparaître aux funérailles, interdiction de sortir seules, d'être instruites etc.; les violences de tous ordres - coups, abus sexuels, ségrégations diverses - frappent toujours plus les femmes que les hommes sans que beaucoup s'en émeuvent. Rappelons que la destruction des grands bouddhas provoqua plus d'indignation au sein des nations dites civilisées que les mises en cage des femmes sous la burka et les règles d'oppression talibanes.

Sur le plan économique minoration de leur travail jamais reconnu comme élément d'intérêt individuel, sauf s'il est d'appoint pour la famille.

---

(4) Voir *Les femmes. Contours et caractères*, INSEE, Paris, 1991 et "L'une n'est pas l'autre ou genre et sexe en français contemporain" dans *Genre et Langage, Actes du colloque de Paris-Nanterre*, déc. 1988, publication de l'Université, p. 107-136.

(5) en Inde, au Pakistan, en Chine (source UNESCO).

Le seul réel travail qu'on lui propose et présente comme enviable, parce que supposé désir naturel, est celui de l'élevage des enfants<sup>6</sup>. De ce fait certaines s'y plient, parfois pour échapper à l'enfermement familial, parfois par envie; stéréotypes incorporés. Stéréotypes si forts que dans la plupart des divorces c'est elles qui majoritairement ont la garde des enfants alors même qu'elles peuvent s'avérer déficientes quant à ce rôle, maltraitantes comme l'indiquent les abandons, et les jugements exigeant des séparations avec placements. Ce qui provoque d'ailleurs l'irritation de certains pères. Mais en France il en est toujours ainsi malgré l'action de ces derniers. Persistance des stéréotypes sociaux.

Sur le plan sexuel pire encore; la femme y est toujours une prostituée en puissance, comme le disent les injures actuelles chez les jeunes (*taspé ou pétasse* en verlan) ou les métaphores animales (*chienne, truie, lapine*, etc.)<sup>7</sup>. Elle ne peut donc qu'être soumise au père ou au mari; or aucun de ses statuts de fille ou d'épouse ne la protège réellement et ne permet de la considérer comme individu à part entière. Même dans celui de mère, le seul au fond qui lui soit autorisée, elle est encore dominée. Et bien que dominée continue souvent à laisser se transmettre les stéréotypes qui rendront la vie difficile à ses filles.

### **Discrimination: La Femme n'existe pas, seule existe La Mère**

Cette conception différentialiste - instaurée depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle d'après Laqueur<sup>8</sup> - tend à l'essentialisation et la naturalisation des traits: le féminin étant alors toujours assigné au côté dévalorisé, infériorisé en tant que tel, hormis le maternel; ce qu'on peut interpréter comme une nécessité de la reproduction sociale, une volonté de contrôle et d'appropriation de la fécondité de la femme - auto-engendrement du champ social, nécessaire,

---

(6) *Elevage* s'entend d'ailleurs de plus en plus souvent au lieu d'*éducation*, annulant ainsi l'opposition sémantique humain - animal (comme dans l'expression *vache folle*). Symptôme discursif de l'objectalisation sociale de l'humain.

(7) Voir notre "Du féminin des femmes, femme, langue, corps, écriture", *Revue des Lettres et de Traduction*, 6, 2000, Université Saint-Esprit, Faculté des Lettres, Kaslik, Liban, p. 267-283.

(8) LAQUEUR, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

stable et stabilisée, source même de la reproduction des générations avec la gestion de la fécondité féminine. Contrôle désiré du côté mâle, jamais assuré de sa paternité et sans doute jaloux cet aspect chez les femmes, seules sûres du fait que cet enfant est le leur. Ce dont ne s'assurent les pères que par l'adoption symbolique c'est-à-dire la transmission du nom dans le cadre familial: gestion du patrimoine oblige. D'où défense et gestion de la famille socle social patriarcal<sup>9</sup> et gestion tout aussi sociale, et patriarcale, de la fécondité moins féminine que maternelle, puisque c'est le seul aspect des femmes que les civilisations acceptent.

Une femme se devant d'être mère, les civilisations développent chez leurs sujets la préoccupation constante du mariage - avec une variante actuelle, le compagnonnage. Préoccupation qui emplit non seulement les pères, mais les mères, les frères, contraint les désirs des filles et les aliène. Le rôle, qui leur est attribué, consistant essentiellement à être la reproductrice, la «pondeuse». Ce qu'enregistre la langue française en proposant et maintenant la métaphore *poule* pour désigner une femme "de mauvaise vie" (?) ou un rapport affectif à connotation sexuelle où s'entend prostituée (*ma cocotte, ma poule*). Toujours potentiellement putain ou maman, une femme! Pourtant l'épouse est celle à sexualité décente, passive, quasi inexistante; alors mariable<sup>10</sup>. Rôles tracés, repérables dans l'opposition <<mariée>> / <<non mariée>> apparaissant dans le paradigme *madame/mademoiselle* n'existant que pour *les personnes du sexe* comme l'on désignait au début du siècle les femmes en français. Elle seule supposée relever d'une Nature immuable (cf. *l'éternel féminin*). Elle seule réduite à son sexe éminemment dangereux, d'où les nombreuses interdictions conduisant à la nier comme individu et à la soumettre à la loi mâle, celle du père (fille de) ou du mari (femme de).

Ainsi les modèles identificatoires proposées à une petite fille sont-ils encore et toujours ceux de l'épouse et de la mère, surtout de la mère au désir d'enfant sans que cela se questionne. Comme si être enceinte, mettre au monde un enfant, maintenir son goût de vivre, l'aider à grandir, se construire, vieillir, en un mot l'élever, était chose si simple.

---

(9) On notera que la juridiction en faveur des enfants illégitimes n'a changé que récemment.

(10) Je ne fais même pas référence à ceux qui la veulent absolument vierge.

Grave problème pourtant que celui de la maternité. Pour les hommes comme pour les femmes malgré la naturalisation soutenant leur «besoin naturel d'enfanter». Difficile question aussi pour les hommes qu'un enfant à venir construit comme pères. Difficulté repérable dans leurs désirs sexuels du corps des femmes enceintes, ou au contraire leur phobie de ces corps (désir inversé), ou dans leur précipitation vers une maîtresse au moment de l'accouchement de leur femme. Problèmes que certaines civilisations ont traitées en sacralisant le nouveau-né et en imposant à la femme de se dérober aux visites tandis que l'homme-père, allongé, l'enfant dans les bras, reçoit les félicitations pour la naissance. Surtout s'il s'agit d'un garçon. Car partout le garçon est fêté; la fille nettement moins attendue et accueillie; d'où les assassinats, la sélection malgré l'interdiction des embryons féminins comme on l'a déjà dit et dans bien des civilisations la répudiation des épouses qui n'engendrent pas d'héritiers mâles. Tout se passant en effet comme si de ne pas avoir d'enfants, et surtout de garçons, une femme n'était pas un être humain à part entière.

### **Le sexe de l'enfant et la relation maternelle**

Cette infériorisation sociale et imposition de maternité se faisant mémoire historique ou désir personnel enferme les mères qui n'attendent pas, elles non plus, de la même façon fille ou garçon.

Avant les écographies le sexe de l'enfant faisait énigme. Aujourd'hui encore cette question du sexe attendu, espéré, se pose de diverses façons. Ne pas savoir, laisser au hasard ou chercher à savoir. Autrefois on scrutait les indices, avec les pendules, avec le ventre qui penchait à gauche (pour une fille) à droite (pour un garçon). A noter ce que cela implique de positif ou négatif selon les attributions traditionnelles de droite (euphorique) et gauche (dysphorique)<sup>11</sup>. Ces indices étaient supposés annoncer le sexe de l'enfant, comme les humeurs euphoriques ou dysphoriques. Indices de sexe

---

(11) "Droite ou gauche: d'une *figure* en sémiologie", A-M HOUDEBINE et Valérie BRUNETIERE, *Exclusion et intégration sociale d'hier à aujourd'hui*, Paris, Anthropos, 1999, sous la dir. de J-G PETIT, chap. 6, p. 63-74.

mâle, le ventre pointu portant à droite et l'humeur joyeuse, la grossesse facile. De sexe femelle, le ventre rond, à gauche, et l'humeur maussade! Stéréotypes révélant les différentes attentes sociales. Incorporées par les parents de telle sorte qu'avec l'échographie certains veulent savoir «pour s'habituer» si le sexe révélé n'était pas celui désiré<sup>12</sup>; cela bien que soit souvent dénié aujourd'hui la seule attente d'un mâle. Les mères ne s'évanouissent plus devant la naissance d'une fille comme Flaubert le fait faire à Emma Bovary. Mais on entend souvent encore «heureusement que c'est... un garçon». Tout se passant comme si élever un garçon allait être plus facile. C'est sans doute pourquoi certaines disent vouloir savoir, pour s'habituer à l'idée, si c'est une fille. Car disent-elles leur mari serait déçu. Vrai ou faux. Masque peut-être. Et celles qui ne veulent pas savoir pour ne pas déprimer pendant la grossesse si le sexe porté n'est pas l'espéré. «A la naissance on fera avec». Ce qui laisse entendre en creux comme un savoir sur «la menace de l'identique»<sup>13</sup>; cependant que son attrait existe aussi: le désir d'une enfant fille apparaît surtout avec le courant féministe. On constate alors que la rationalisation est la même: ce serait plus facile avec une fille<sup>14</sup>; la relation sera de connivence. Désir du même; désir insu de se réenfanter, de revivre son enfance, sa jeunesse... Une réparation de sa propre enfance et même de sa propre naissance est à l'œuvre<sup>15</sup>; avec ce que cela entraînera de confusion et de rivalité entre la mère et la fille comme nous l'apprend la clinique psychanalytique, alors que s'énonce au niveau conscient le souhait, le désir «de ne pas faire comme ma propre mère». Ce de façon si forcenée parfois qu'on est amenée à se dire que le trop plein d'amour de la mère «pour l'enfant»<sup>16</sup>

---

(12) Annick LE NESTOUR, «quelques réflexions sur les relations précoces entre mère et bébé fille», dans ANDRE J. et al., *Mères et filles. La menace de l'identique*, p. 23-51 et plus précisément, p. 41. «Il y a beaucoup à dire sur l'influence du sexe du bébé probablement déjà intra-utéro lors de la révélation du sexe à l'échographie».

(13) ANDRE J. et al., *Mères et filles. La menace de l'identique*, Paris, PUF, 2003.

(14) «Emmanuelle n'a toujours voulu que des filles. Elle dit se sentir moins à l'aise avec les garçons...». Relevé sur le site de l'émission *ça se discute: Mères filles sont-elles faites pour s'aimer*, du 20 mars 2002.

(15) A.LE NESTOUR, art. cité, p. 38: «la relation de la mère a sa propre mère va en grande partie déterminer la nature de la relation de la mère à son bébé-fille».

(16) C'est ainsi que certaines mères ne nomment jamais autrement leur fille - cf. Les lettres d'amour à l'enfant de Marlène Dietrich qui manifeste éloquentement comment sa fille

peut être martyrisant. Et la fille de partir, s'enfuir, pour se sauver<sup>17</sup>. Comme le fit Mme de Grignan devant l'amour passionné et intrusif de Mme de Sévigné. Celle-ci clame tant son adoration enflammée pour sa fille que Pauline - sa petite fille et l'éditrice des lettres - censurera de nombreux passages. Les lettres de détresse de Mme de Sévigné pendant l'absence de Mme de Grignan, chargées d'érotisme, montre sa passion; on dirait qu'elle fait couple avec sa fille<sup>18</sup>; elle cherche d'ailleurs à gérer les relations sexuelles de cette dernière, lui interdisant les grossesses. Tirillée entre sa mère et son mari, rendue «nerveuse» Mme de Grignan tombe malade. «L'entourage effrayé de voir la tournure que prend leur relation peut dire ce qu'elles ne sauraient accepter: vous vous tuez l'une l'autre» cite M-M Lessana, psychanalyste, qui analyse ce courrier en notant qu'en effet la mort rôde et que des enfants en pâtiront<sup>19</sup>. Symbiose amoureuse mortifère. «Attention mère fusionnelle! Danger!»<sup>20</sup>.

### La relation mère/fille

D'autres exemples pourraient être donnés de cette fusion érotique rava-geuse qui va influencer le destin de la fille. De la fusion au conflit, les relations mères/filles peuvent varier d'un extrême à l'autre. Il s'agit pourtant toujours d'un lien quasi indissoluble, compliqué: «je l'adore, elle me pourrit la vie, on se déchire»; «ne pas être comprise par sa mère ou aimée, c'est

---

n'est que comblement d'un manque Cf. LESSANA, M-M., *Entre mère et fille: un ravage*, Paris, Fayard, 2000, p. 119-173.

- (17) «le plus souvent ...la fille n'a pas le choix. Elle a l'impression que si elle reste elle va en mourir» (Isabelle FILIOZAT, réf. internet, *ça se discute: Mères filles sont-elles faites pour s'aimer?* du 20 mars 2002, présentant diverses statistiques et témoignages ainsi qu'un texte de la psychologue I. FILIOZAT, ([www.casediscute.com](http://www.casediscute.com)).
- (18) Parfois «la mère et la fille n'arrive pas à se détacher... Dans ces cas-là la mère et la fille se mettent à devenir un couple et elles risquent l'une et l'autre de s'empêcher de grandir» FILIOZAT, réf. citée.
- (19) LESSANA, ouvr.cité, p. 85. Avec retournement ce sont parfois les mères qui meurent
- (20) Titre d'une page du magazine de psychologie en ligne *Doctissimo*: «Parfois, mère et fille ne forme qu'un, dans une relation quasi exclusive. Quand l'amour entre elles est trop fusionnel, attention, danger!». Voir également *Doctissimo* du 8-02-2004, intitulé *Mères et filles: de l'amour à la haine!* ([www.doctissimo.fr/psychologie/mag](http://www.doctissimo.fr/psychologie/mag)).

difficile; l'être trop bien, cela ne permet pas de trouver son propre chemin»; «ma mère est un monstre!»; «elle est jalouse»; «c'est comme si elle faisait preuve de cruauté»<sup>21</sup>. Etc.

Disons donc que la relation mère/fille est bien loin d'être sereine; même lorsqu'elle est aimante, passionnelle, ou surtout lorsqu'elle l'est, elle se révèle très ambivalente<sup>22</sup>. A fortiori quand elle est distante et peu aimante<sup>23</sup>. Ce qui se joue dès la période fœtale, l'allaitement (ou non)<sup>24</sup>; périodes pendant lesquelles la façon dont l'enfant est attendu, parlé, influe sur son devenir. Façon qui indique les prémisses de ce qui se poursuivra au long de la croissance de la fille. Comme on l'a lu dans les vignettes cliniques ou les notes et comme on le verra en revenant sur quelques moments cruciaux que sont pour une mère ceux de la puberté de sa fille<sup>25</sup>, de sa rencontre amoureuse ou sexuelle, de sa potentialité d'enfantement. Car la stérilité, physiologique et surtout psychique, se révèle dépendante de ce rapport mère/fille, de sa froideur distante, comme de son érotisation fusionnelle, non moins privative et mortifère pour la fille.

Comme le révèle la fiction romanesque ou filmique au pouvoir grossissant. Ainsi par exemple qu'on peut le lire dans *Ravages* ou *l'Asphyxie* de Violette Leduc, ou qu'on peut le voir dans certains films aux mères distantes et froides, inaccessibles, ou étouffantes, trop «aimantes», détruisant leur fille; tels pour le premier cas *Carrie* ou *Pas de printemps pour Marnie*<sup>26</sup>.

---

(21) Énoncés recueillis sur les divers sites internet déjà cités.

(22) Si 89% des mères déclarent avoir des relations complices avec leurs filles, seules 65% des filles de fratrie le disent et 58% de filles uniques (*ça se discute*, site cité).

(23) «Danielle (la mère) dit: «je ne voulais pas de cet enfant». Nathalie a passé 10 ans de sa vie en pension. A son retour elle est devenue fusionnelle: Nathalie ne peut pas rester 24h sans appeler sa mère, sans vouloir la serrer dans ses bras. Danielle regrette cette situation; elle envisage de déménager» (*ça se discute*, site cité).

(24) «Une étude réalisée sur l'allaitement a montré que les femmes allaitent plus les garçons que les filles»... qu'elles leur donnent le sein qui a le plus de lait, etc. (d'après I. Filiozat, *ça se discute*, site cité).

(25) «(la puberté) c'est une période qui peut être très douloureuse à vivre», identification exacerbée à la mère, ou honte et dégoût pour elle... (d'autant que) «certaines mères... ne veulent pas que leurs filles soient plus épanouies qu'elles FILIOZAT, site cité.

(26) Hitchcock s'intéressant à la psychanalyse montre le retentissement d'une scène traumatique d'enfance et l'amour inconditionnel pour sa mère d'une fille mal aimée, même plus, rejetée.



Pour le deuxième par exemple, *Circuit Carole* où l'héroïne dénonçant l'emprise maternelle énonce combien l'amour de celle-ci la panique. Au grand désespoir de la mère, la fille lui demande de l'aimer moins et de vivre un peu pour elle-même et non pour sa fille devenue son miroir, son objet<sup>27</sup>. C'est que seul l'éprouvé ou l'énoncé de la haine peut séparer la fille de la mère destructrice<sup>28</sup>. Un monstre vécu comme monstrueuse par sa fille; mais elle-même la mère est sans doute une fille pour le moins abîmée, sinon détruite, d'avoir subi ce difficile rapport mère/fille, conditionné qu'il est non seulement par les singularités maternelles identificatoires mais aussi par les contraintes sociales, les impositions socio-historiques et socio-discursives (lien de l'individuel au collectif, comme l'a relevé Freud dans *Malaise dans la civilisation*).

### Différenciation sexuée - Imaginaire social et discursif

Car les anthropologues, comme les psychologues ont très tôt noté les comportements différenciés des mères concernant le corps des bébés garçons et filles<sup>29</sup>: qu'il s'agisse de la façon de les tenir, de leur donner des soins, des massages, de les allaiter; de même la façon, dont on leur

---

Marnie, à l'inverse de Carrie sera sauvée par l'amour d'un homme. «C'est en général l'homme qui aide à couper le lien entre elles (la fille et la mère), FILIOZAT, réf. citée.

- (27) ELIACHEFF, C. et HEINICH, N., *Mères-filles. Une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 39 «La fille: «Tu sais ce qui me ferait plaisir... que tu m'aimes moins». «Elle a frappé où ça peut faire le plus mal...». Cf. aussi Violette Leduc «Elle se regardait dans mes yeux. J'étais son miroir» (*Ravages*), ouvr. cité p. 163. On pourrait aussi citer les films d'ALMODOVAR et tant *Talons aiguilles*, qui met en scène un inceste de deuxième type (F. Héritier): la mère prenant pour amant celui de sa fille (idem dans Marguerite Duras, *Le ravissement de Lol V Stein*), que *Tout pour ma mère* où l'on repère que la fonction maternante peut être tenue par tout autre que la mère, homme y compris, alors que de véritables mères (biologiques dans la fiction) se révèlent fort peu maternelles et matemantes.
- (28) Cf. relevé sur Internet (*ça se discute*) «ma mère est un monstre», ou LESSANA, ouvr. cité, p. 172: Maria regrettant de n'avoir jamais pu dire sa haine à Marlène, car cela l'eut sauvé.
- (29) Ce que je notais en 1976 dans "Les femmes et la langue" *Tel quel* 74 (1977), p. 84-95 "Les mères sont les premières reproductrices de la discrimination sexuelle et cela dès les premiers jours (et même avant) dans leur relation au petit garçon ou à la petite fille, dans la manipulation du corps de l'enfant comme dans les discours qu'elles lui adressent; cf. le désir d'avoir un fils historiquement et socialement déterminé et ce qu'il implique pour la trajectoire du sujet "fils" ou "non-fils" car c'est en ces termes qu'est alors vécue la fille. Si

parle, dont on parle d'eux ou d'elles, n'est pas la même; «le sexe du bébé influence inévitablement et massivement les interactions non seulement comportementales mais imaginaires et fantasmatisques de ses parents»<sup>30</sup>. Ses comportements ne sont pas ressentis de la même façon. Les petites filles sont vues plus petites plus passives, (douces) qu'elles ne sont. A taille identique, les garçons sont déclarés plus grands, plus forts, plus actifs, plus solides<sup>31</sup>.

Si, comme l'a déclaré Freud, la relation humaine privilégiée est la relation mère/fils, il est clair qu'il n'en va pas ainsi de la relation mère/fille. Celle-ci, notons-le, a d'ailleurs été nettement moins étudiée en sciences humaines que la différence sexuelle ou la sexuation (la construction et l'attribution des rôles sociaux de sexe). Elle a cependant fait l'objet récemment de travaux psychanalytiques, le continent maternel étant souvent rencontré dans les cures. Des écrivaines ont aussi décrit la difficile relation mère/fille, l'exhibant comme destructrice ou l'idéalisant. Ainsi fit Colette avec Sido dans *La naissance du jour* livrant «un hymne à la louange de sa mère»<sup>32</sup> en transformant la réalité comme l'indique l'analyse de leur correspondance<sup>33</sup>.

même la première parole ponctuant la différence anatomique, soit le "c'est une fille!" ou le "c'est un garçon!" et le soupir ou l'exclamation, l'intonation donc qui a soutenu l'énoncé ne l'avait déjà fait, préparé qu'il fut par l'antériorité des discours (et désirs) de la mère et du père " avec référence aux travaux de Mary RITCHIE KEY, *Male/Female Language*, d'Elena GIANINI BELOTTI, *Du côté des petites filles*, etc. Pour ces contacts corporels, voir J.CORRAZE, *Les communications non verbales* 4<sup>ème</sup> éd., Paris, PUF, 1992.

(30) Annick LE NESTOUR, art. cité, p. 41.

(31) Enquêtes menées dans diverses universités américaines et européennes. résultats convergents. Ou noté par A. LE NESTOUR: «dès la naissance des identifications massives touchent le corps et l'identité du bébé» art. cité p. 39, mais moins, les garçons que les filles: «l'identification projective nous semble vis à vis des bébés garçons bien mieux contenue», p. 40. Ou par I.FILIOZAT (site cité): «d'une part la mère accepte mieux l'allaitement de son fils parce que le rapport sexué au sein est présent (importance de l'hétérosexualité - AMH) d'autre part parce que pour la mère le garçon a davantage le droit d'être nourri parce qu'une fille mange moins et parce que dans l'inconscient collectif c'est moins grave de perdre une fille qu'un garçon pour la pérennité de la famille». Je souligne: on ne peut pas mieux dire pour montrer l'ambivalence maternelle et la discrimination de la régulation sociale.

(32) ELIACHEFF et HEINIG, ouvr.cité, p 375.

(33) Michèle SARDE, «Sido, Colette, portraits croisés», *Le Magazine littéraire*, n°266, juin 1989.

Contre les stéréotypes construits par la gestion sociale et ses attentes et en particulier ceux des fameux indestructibles «amour maternel» et «désir d'enfant», des femmes affirment de plus en plus les ravages<sup>34</sup> destructeurs de cette relation mère /fille. Notons d'ailleurs le plus grand nombre d'infanticides maternels de filles que de garçons; infanticides révélant la haine de l'enfant ou la vengeance (comme dans le mythe de Médée) ou au contraire un trop grand amour masquant une profonde haine de soi, de sa propre mère, de son enfance; acte alors produit au nom de l'amour comme l'indique le relevé de la *visitation 13*<sup>35</sup>. Confusion soi/autre alors à l'œuvre. Perte d'identité sous le miroir du même. Symbiose maternelle manifestant la fusion identitaire et ce qui se désigne psychanalytiquement comme *incestuel* ou *inceste platonique*.

Nombre de filles d'ailleurs se plaignent de la ressemblance avec leur mère et de la confusion d'identité que cela établit; du trouble qui les envahit dans le miroir ou en consultant des photos ou quand filles et mères portent les mêmes vêtements; qu'il s'agisse de ceux de la fille pris par la mère ou l'inverse. Idem pour les lieux, les maquillages. Imposition du même, d'une féminité. Ou au contraire d'un refus de celle-ci avec contrôle sévère des apparitions de la fille maintenue en enfant pour rajeunir la mère ou exhibée pour magnifier la star comme se comportait Marlène Dietrich avec sa fille.

Difficile moment que celui de la puberté des filles<sup>36</sup> qui rappelle son adolescence à la mère et lui signale son retrait nécessaire. Ce que bien des jeunes mères d'aujourd'hui refusent au grand dam de la fille «elle devrait se ranger; c'est mon tour» - car on est jeune jusqu'à 50 ans et plus dans ce monde de jeunisme forcené, de déni de la vieillesse (sauf quand celle-ci se rappelle au socius avec ses morts lors d'une canicule).

---

(34) Titre d'un roman de Violette Leduc et du livre de M-M Lessala.

(35) Le premier énoncé cité, dans *Visitation 13*, a été relevé à partir d'un reportage sur les femmes en prison il y a quelques années; le second d'un article de *Libération* comme il a été dit. Je rappelle qu'elle était médecin, et son ex-mari psychiatre pour faire pièce aux stéréotypes possibles concernant le milieu socio-culturel des infanticides.

(36) Cela très bien vu et manifesté dans le film *Carrie* avec la scène montrant l'avalanche de sang pour le spectateur qui n'aurait pas saisi la rivalité mère/fille et l'horreur de la mère devant l'éveil sexuel de la fille ainsi que sur sa propre sexualité devenue taboue.

Difficile relation donc; et pas seulement au moment de la puberté, mais dès la grossesse, depuis le choix du prénom différenciant sexuellement ou non (tels Caroline, Arthur ou Dominique, etc.), depuis les premières paroles adressées, les premiers jouets, les premières images, les premiers récits offerts, tels les contes ou récits pour enfants ou ceux pour adultes que nous offrent les publicités.

Ainsi les mères, prisonnières des attentes sociales, continuent-elles souvent de transmettre ces infériorisations et idéalizations maternelles, que de nombreux discours et images soutiennent et reconstruisent sans cesse. Reproduction sociale infiniment instituée.

Cela avec la distribution sexiste des jouets par exemple.

Dans les magasins, comme dans les catalogues une différenciation opère qui proposent un univers actif et social aux garçons (camions, avions, fusils, jeux de construction, informatique) tandis qu'aux filles sont offerts les outils de l'identification maternelle: poupée, poupon, dînette, repassage, aspirateur, poussette, coiffure, épicerie, plus rarement pharmacie, informatique. Ainsi les petits garçons, même à l'heure de ces nouveaux pères qu'on rencontre maternant dans quelques publicités ou dans la socialité, se voient-ils refuser les poupées - seul l'ours en peluche est unisexe du fait d'être le nounours du bébé - et incorporent-ils cet interdit puisque, se précipitant sur de tels jouets à l'école, ils le déniaient disant rejeter «les jouets pour les filles»<sup>37</sup>, assignés qu'ils sont au pôle viril. Des articles et revues dénoncent ces faits<sup>38</sup> qui se répètent à chaque Noël. Preuve que les stéréotypes ont la vie dure et que même si des attitudes nouvelles apparaissent - avec les hommes à la cuisine ou maternant l'enfant - la socialité assure sa reproduction dans leur maintien en continuant à situer les femmes dans le maternel avec mythification et mystification des héroïnes - en effet mystifiées - de cette transmission sociale.

---

(37) Enquêtes de Sandra TOMC pour son doctorat (en cours - Univ. René Descartes - sous ma dir.).

(38) «Qu'en 2001, un catalogue de jouets nous présente un petit homme de 3 ans lisant devant la cheminée pendant que la petite fille s'occupe du bébé ou qu'un autre nous montre le garçon jouant aux voitures alors que la fillette, foulard dans les cheveux passe l'aspirateur...

Les contes aussi perpétuent les modèles identificatoires traditionnels; en général la fille y est décrite plus passive et soumise que le garçon. Elle seule, représentant une Nature immuable, n'aurait pour rêve d'avenir que l'Amour, d'où l'attente du *Prince charmant*. Pour elle donc beauté, endormissement, ménage et cuisine font florès (*Blanche Neige, Peau d'âne, Cendrillon*). Toute aventure extérieure est dangereuse (*La chèvre de M. Seguin, Le petit chaperon rouge*). Alors que sont proposés au garçon des modèles d'exploits aventureux (modèles d'identification) où les attendent richesses, honneurs c'est à dire une brillante insertion dans la socialité (*Le petit Poucet, le Chat botté, etc.*).

### Images de mères

Cependant du rapport mère/fille les contes osent dire la difficulté en mettant en scène de méchantes mères, décalées en méchantes fées ou marâtres méprisantes, humiliantes et même assassines (*Cendrillon, Blanche Neige*). Mères vues de biais pour dire les difficiles relations, belles-mères dues au remariage du père ou belles-mères pour la bru. N'a-t-on pas maintes fois remarqué les affrontements des belles-filles et des belles-mères, en face de la si facile adoption du gendre par la mère de sa femme? Avec quelques exceptions, cela va sans dire!

Dans les images que nous renvoient les publicités, on rencontre moins de mères que de séductrices. On en voit pourtant; essentiellement dans les univers sémantico-référentiels présentant des bébés (publicités diverses de lait, de couches - là jamais d'hommes). Dans ce cas la fusion corps à corps s'exhibe: nudité des enfants et des mères en torse, appui sur le ventre, le sein; fesses et seins en contact. Avec les enfants l'univers du nettoyage ou du soin apparaît (réparation des taches et des blessures<sup>39</sup>) ainsi que celui de

---

Ce n'est pas pour revoir ces images stéréotypées qui s'imprègnent insidieusement dans l'inconscient collectif» (*Horizon Femme*, n°52, mars-avril 2002, p. 5). Sur la discrimination et les privilèges accordés aux garçons existent de nombreux travaux; entre autres E. Gianni Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris, Des femmes, trad. fr. 1975 (1973). G. Tillion., *Le harem et les cousins*, Paris, Seuil, 1966. Etc.

(39) L'assurance familiale - gestion de la famille, de sa prévention sociale, de son avenir étant réservé aux hommes.

la cuisine, des repas, des lessives autrement dit à la gestion de la maison, de la famille intérieure. Si apparaissent quelques nouveaux pères avec des bébés, rares sont alors les nudités en corps à corps. C'est aux femmes-mères que ces images fusionnelles sont réservées. Pour les hommes la transmission véhiculée par ce toucher se fait de tête à tête ou d'épaule à épaule ou plus socialisée encore de main à main. Plus intellectuellement en quelque sorte.

Quand il s'agit de son apparence, de sa peau, de son corps dénudé sous la lingerie, ou les crèmes amincissantes ou anti-rides, la mère disparaît et la femme éternellement jeune et séductrice apparaît. Parfois avec son double, quasi son clone, enlacée avec sa fille, si ressemblante. Aussi jeune et belle. Réplique du même. On s'y tromperait. La publicité exhibe la symbiose, la confusion - déni - des différences générationnelles. Inceste platonique sur scène, sous le regard. *Inceste du deuxième type* en puissance: à la même place, elles peuvent échanger les amants, comme dans *Talons aiguilles*. Moins telle mère, telle fille que devenues sœurs, sous la coupe du publicitaire. Comme la domination d'un chef de famille peut réduire son épouse à n'être qu'infantile.

Ultime fantasme de l'identique, de la régression archaïque en un seul corps, une publicité exhibe une femme nue, vue de côté, sur une terre comme de sable après la marée - vaste horizon de bain bleuâtre, sol et ciel; univers originaire - avec deux têtes semblables légèrement levées, regardant vers le lointain et légèrement décalées pour qu'on les perçoive. Trois bras indiquent qu'il s'agit de deux corps qu'on croit d'abord tendrement enlacés; deux têtes, deux cous, une masse de cheveux longs, deux épaules: des siamoises! Inquiétante étrangeté: la mère et la fille? Un clonage inachevé? Une régression rêvée!

### **La Mère n'existe pas**

Pas plus que La Femme La Mère n'existe. Ce statut et ce rôle sont imposés par la régulation sociale et sa reconstruction sans fin. Aussi peut-on ne pas enfermer chaque mère dans ces images stéréotypées; d'autant que comme tout sujet parlant, la mère possède un inconscient qui pousse à chercher à comprendre - sans fin également - ce qui l'a construit comme

sujet: la scène dite originaire, son traumatisme ou son absence et la page blanche qui s'en suit pour y inscrire enfin quelque trait de cette histoire insue qui le/la gouverne. Car un des apports magistral de Freud est bien cette *pulsion (compulsion) de répétition* - traduction de *Wiederholungszwang* en français.. *Contrainte de re-cherche, de quête* (*Zwang* = contrainte, *Holen* = chercher; *wieder* = de nouveau; *Wiederholung* = répétition); l'allemand faisant entendre davantage la recherche inlassable et obligée que la scène théâtrale, déjà jouée, dont on sait qu'elle se cherche en effet.

Pulsion de répétition qui conduit les mères à n'être que des filles de leur mère<sup>40</sup>. Cela plus que jamais dans la période de grossesse et d'enfantement où l'enfant à venir les construit comme mère. La mère de sa propre enfance, trop absente ou trop présente, délaissante ou maltraitante, ou amoureuse intrusive, fantôme un temps délaissé, s'inscruste alors, à nouveau. Ce d'autant plus que le compagnon a paru prendre la place d'un père. Simulacre. Car, comme la clinique nous l'apprend, bien des traits maternels se réactivent en lui pour la jeune mère. Mais Chut. Cela ne se dit pas. Tabou<sup>41</sup>. Comme celui de dire que l'"amour maternel" n'est pas si certain. Bien des analyses en témoignent. Bien des faits divers. Pourtant cela reste comme un indicible. D'être irréparable?

Rien n'est moins sûr.

Sans même agiter ce qu'on appelle résilience, rappelons qu'un sujet-fille a la responsabilité de sa vie, de ne pas se laisser figée, glacée, dans l'ombre maternelle. Certes existe, nous l'avons vu, dans le rapport mère/fille cette "menace de l'identique", cette destruction sur fond d'identitaire, archaïque, pré-œdipien. Rapport archaïque originaire, sans objet, essentiellement spéculaire, redupliquant les images et posant la question de la fragile identité féminine. Identité sans base. Sans accroche. Fragile, comme se fondant sur du sable plus que sur le roc (corps) maternel contenant.

---

(40) A.LE NESTOUR, art. cité, p. 40: note que la confusion identitaire comme «les défaillances et l'agressivité la (des mères à l'égard des filles) s'originent dans la relation primaire avec leur propre mère».

(41) Encore que Simone de Beauvoir, dans *Une mort très douce*, a noté cette confusion et l'ambivalence mère-fille: «elle se confondait avec Sartre... notre relation ancienne survivait donc en moi sous sa double figure; une dépendance chérie et détestée», cité par C. SQUIRES, «Et si c'est une fille?», *La menace de l'identique*, ouvr. cité, p. 138-139.

Identité peut-être jamais atteinte comme sol, jamais alors pluralisable comme on peut l'espérer de ce "niveau de maturité... émotionnel" que Dolto dit nécessaire à la mère<sup>42</sup>. D'où mélancolie, soleil noir, dépendance tous azimut et de ce fait demande d'amour incessante, jamais comblée. Angoisse. Demande adressée à tous/toutes sans savoir que c'est à La Mère qu'elle s'adresse. A la mère recherchée inconsciemment en chacun, chacune, dans chaque rencontre.

Si un tiers est passé brisant la symbiose, et qu'un chemin de connaissance de soi a été entrepris, la jeune mère constatera combien elle peut être aisément proche de son bébé garçon et étrangement lointaine de son bébé-fille<sup>43</sup>. Double mouvement: une distance se construisant avec l'adolescence du garçon, pour lui laisser place à d'autres identifications, au père entre autres. A l'inverse une certaine proximité se construisant au moment de la puberté de la fille, bien que d'autres mères en deviennent alors rivales. Proximité croissant quand la fille devient mère à son tour si elle (la mère de cette fille) accepte de se ranger du côté des grands-mères maternantes sans rivalité. Sans désir de raptation du compagnon, de l'amant ou du mari, comme une mère qui n'en finit pas de ne pas vouloir vieillir (cf. *Talons aiguilles*). Ce qui n'est pas simple, car la fille peut soutenir cet incestuel: sa mère est si belle, si jeune, si aimable.

Ou bien estimant que c'est à leur tour de jouer les belles, certaines filles se posturent plus "femmes que mères", laissant - abandonnant? donnant? - l'enfant à leur mère. D'autres figures peuvent alors surgir: une rivalité entre grand-mère et mère. Cette fois on pourrait plagier la question au miroir: au lieu de «dis-moi qui est la plus belle?» elle serait «dis-moi qui est la meilleure (mère)?». Fausse question. La mère de la mère a la réponse. Elle dira victorieuse: «il a d'abord dit mamie!».

---

(42) «L'amour maternel évolué est très rare. Cet amour s'adresse exclusivement à la personne de l'enfant (et non à soi - adjonction AMH). Il exige donc un certain détachement. La mère doit avoir atteint un niveau de maturité assez exceptionnel au point de vue émotionnel» F. Dolto, *Le féminin*, Paris, Gallimard, 1998, p. 117.

(43) Ainsi que le note très honnêtement la psychologue I. Filiozat: «Même moi en tant que maman, je me suis rendue compte que j'étais beaucoup plus proche physiquement de mon garçon que de ma fille et à partir du moment où j'en ai pris conscience, j'ai réparé» (*ça se discute*, site cité).



Grand-mère impeccable, la meilleure! D'ailleurs le conte du *Chaperon rouge* nous rappelle que la grand-mère a de grandes dents et que sous son bonnet peut se cacher un grand méchant loup!<sup>44</sup>. Comme dans un monde uni-sexe, archaïque; père et mère maternants où la séparation et la division sexuelle ne sont guère passées.

Ou bien elle devient grand-mère irréprochable, comme elle fut cette mère parfaite, merveilleuse, qu'on ne pouvait aucunement mettre en cause, dont "l'amour" pour la fille ne supportait pas d'être mis en doute. Comme chez celles qui se sacrifient pour leur famille, leurs enfants, leur fille, à qui rien ne peut être reproché. Hélas! Il sera encore plus difficile de s'en séparer, et pour la fille de ne pas perpétuer ou redoubler la demande d'amour. Cela d'ailleurs constatons-le, qu'elle - la fille - ait été soumise à la froideur d'amour ou à l'enfermement passionnel.

Destin impossible des mères. Toujours ou trop bonnes, ou mauvaises - sans parler de réelles maltraitances que pourtant l'on constate. Toujours coincée entre leur propre rapport à leur mère et celui à leur fille. Qu'elle soit "suffisamment bonne" (*good enough*, comme a dit Winnicott) suffira.

Constatons pour conclure qu'en règle générale, il est fort difficile de ne pas faire d'hymne à La Mère. Pourquoi? Pour masquer la réalité? Pour effacer les femmes comme être singulier, individuel? Questions à travailler n'est-ce pas?!

---

(44) Interprétation proposée par Yvonne VERDIER, *Le débat* 3, 1980, citée par C. ELIACHEFF et N. HENNIG, *ouvr.cité*, p. 13, qui la confortent en renvoyant à une autre interprétation, celle de Nicolas ABRAHAM et Maria TOROK, *L'écorce et le noyau*, 1978 qui ont noté que la phobie du loup pouvait évoquer une phobie infantile renvoyant de fait à un grand-parent et précisément «à la peur que la mère ressent inconsciemment devant sa propre mère (je souligne)... peur inconsciente aussi fréquente que la peur du loup (qui) donne à supposer que le loup est choisi précisément par une référence implicite à la grand-mère. Le loup n'est-il pas le seul mammifère à part la grand-mère... qui assume la charge d'élever un enfant humain» (ed. citée, 1987 p. 439).